

# Charles Maurras, l'indomptable

● ● ● **Gérard Joulé**, *Lausanne*

Il y avait autrefois des hommes qui aimaient leur pays d'un amour ardent, comme Tristan aimait Iseult. Ils venaient de droite, ils venaient de gauche. Ils étaient catholiques, royalistes, tous sortis du christianisme et républicains. Ils voulaient relever la France, comme on fait d'une femme tombée, la sauver, comme on fait d'une fille perdue, enfin l'illustrer. Ils se faisaient entre eux la guerre, mais c'était une grande guerre. Elle dura plus d'un siècle et demi.

Charles Maurras fut de ces combattants, et non des moindres. La III<sup>e</sup> République eut sa fronde. Mais le prince était absent au rendez-vous, et la France une belle impossible à réveiller. Aussi la République n'eut-elle pas besoin de la poigne gantée de velours d'un grand cardinal vêtu d'écarlate pour triompher de ceux qui voulaient ramener la France à la monarchie par voie démonstrative.

Avec Barrès et Péguy, Maurras a chanté la geste française de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'aventure spirituelle et mousquetaire d'un peuple à travers les champs de bataille du monde entier, les combats de rue des camelots du Roi, la grande querelle de l'affaire Dreyfus. Ce ne sont pas là de petites pages d'histoire qu'on tourne négligemment. Leur méditation fit passer le meilleur de cet effort immense et divers dans la réalité permanente de la pensée humaine. Aujourd'hui encore les oreilles nous bourdonnent de cette

ardente distribution de bonnes baffes et de bons horions, pour parler comme Jeanne la Lorraine.

Barrès d'abord restitua le culte du moi : son âpre travail d'excavation mit à nu la pierre de fondation de l'activité française : l'individu français. Puis il exhuma de lui-même les disciplines secrètes qui scellent à jamais la solidité de cet individu : la patrie.

Péguy, comme Jeanne, entendit plusieurs des voix contradictoires et concordantes qui composent la puissante variété de la tradition française. Il était parti d'un républicanisme à la Hugo et d'un socialisme à la Jaurès, pour aboutir à une conception mystique et chrétienne de la France, héritée de Bloy.

Enfin Maurras reprit avec la puissance des grands aveugles voyants la parole contrariante qui ne s'était jamais tue au cours du XIX<sup>e</sup> siècle (De Maistre et Bonald la léguèrent à Comte, à Taine, à Fustel de Coulanges et à Renan seconde manière. Bloy la reçut de Barbey, Gobineau tenta de la faire entendre à Tocqueville), encore toute bruisante de la clameur des ménades révolutionnaires.

## Sclérose

Une double armure enferme l'œuvre de Charles Maurras : la première se nomme l'époque et tient aux contingences de la lutte quotidienne ; la seconde, il se l'imposa lui-même toute sa vie en

**Charles Maurras**,  
*Mes idées politiques*,  
L'Age d'Homme,  
Lausanne 2002, 316 p.

**Charles Maurras**,  
*L'avenir de l'intelligence*,  
L'Age d'Homme,  
Lausanne 2002.

**Pierre Boutang**,  
*Essais*, coll. Dossiers H,  
L'Age d'Homme,  
Lausanne 2001, 392 p.

employant son génie à fabriquer une doctrine au lieu de prendre d'assaut le palais Bourbon, comme l'eût souhaité un Bernanos et comme l'eût fait un cardinal de Retz.

D'autres philosophes avant lui s'étaient fixé un idéal comparable, mais aucun n'avait été contraint d'en suivre l'application quotidienne. Aucun n'avait connu cette bataille perpétuelle parmi les innombrables aspects d'un univers mouvant qui ressemblait plus au dédale du Minotaure qu'au temple des définitions justes ou au jardin des racines grecques, bataille à laquelle son génie combatif et procédurier finit par prendre tant de plaisir, qu'il en oublia

Charles Maurras.



presque le but que jeune homme il s'était fixé : abattre la République et le régime parlementaire, autrement dit le régime des partis qui avait déchiré la tunique sans couture de la France éternelle. Jusqu'à se contenter du programme de la Révolution nationale, mis en œuvre dans les circonstances que l'on sait par le vainqueur vieillissant de Verdun. Ce n'était évidemment pas là le jeune prince caracolant que voyait dans ses rêves l'éternel jeune homme Bernanos.

Il est clair que ses vingt mille articles et leurs éternelles controverses touchent inégalement, pour ne pas dire médiocrement, nos contemporains. C'est pourquoi *Mes idées politiques*, présenté sous la forme d'un dictionnaire contre-encyclopédique, nous paraît particulièrement bienvenu en un temps où les nations s'en vont tels des rats crevés au fil de l'eau de l'Histoire. Les nations qui furent pendant des siècles la pépinière de l'humanité ne sont plus aujourd'hui, mondialisation oblige, qu'un luxe qu'elle ne peut manifestement plus s'offrir.

Pour comprendre Maurras, son œuvre et sa carrière, il faut savoir qu'il est venu à la politique par dépit. Son cœur était ailleurs, il était dans les lettres. Il était plutôt fait pour disserter avec Anatole France, sous la treille de Racine, de Ronsard ou de Chénier. Car la littérature se mêle souvent aux jugements politiques de Maurras.

Le danger peut-être de cette imprégnation littéraire fut d'avoir fermé les yeux, l'âge et l'entêtement aidant, sur le monde enragé des années 40. Mais un vieillard ne peut tout voir, car ses adversaires restent à jamais ceux qu'il s'est choisis dans sa jeunesse. Croyant toujours ferrailer contre la Commune, il oublia que Hitler était à nos portes. Sourd aux cris de la cité, il continua à raisonner en philosophe

dans les jardins de l'Académie avec son cher Platon, son cher Virgile et son cher Dante. C'est ainsi que pendant l'Occupation, il continua de manier ses balances sans se rendre compte qu'elles étaient truquées et que son antisémitisme littéraire et félibre s'appelait ailleurs Auschwitz ou Dachau. Il est grave pour un politique d'ignorer son temps et de se tromper d'adversaire. Il est vrai que si l'époque avait retenu ses leçons, les choses auraient peut-être suivi un cours différent.

## Bataille verbale

Quoiqu'il en soit, il est certain que le départ de sa destinée et les réflexions qui conduisirent ce petit Provençal anarchiste à un immense combat politique sont toutes d'un ordre intellectuel et sensible qui se rattache à la littérature. Tant il est vrai qu'en France, et jusqu'à peu, littérature et politique semblaient indissociables, même et surtout chez nos hommes politiques les plus éminents. Il y a eu d'abord chez Maurras une révolte contre le romantisme, assimilé à une maladie qui s'attaque à un corps sain. Maurras chercha donc à ménager un jardin à la française, au milieu de la forêt en feu de la philosophie allemande. Il lui fallait trouver une boussole. Cette boussole, il aurait pu la trouver dans le catholicisme si, comme Péguy ou Claudel, il avait eu la foi, mais il l'avait perdue tout jeune en perdant en partie l'ouïe, et si le catholicisme n'avait pas fait alliance avec ce que Maurras détestait précisément le plus au monde : le libéralisme, qu'il soit théologique ou politique. Un certain désordre, un certain laisser-aller, un certain vague à l'âme, nés de la Réforme et de la Révolution, bref, ce qu'il appelait des ferments de dissolution.

Il aurait pu, à une autre époque moins trouble, devenir un autre Goethe. Il aurait régné sans trop d'efforts dans un belvédère d'idées. Mais nous vivions dans un monde barbare qui avait oublié ses racines grecques et latines. Nous étions dans un monde où la philosophie s'était faite action, et action violente et révolutionnaire, dans un monde où l'action tirait la philosophie de son lit au petit jour pour la conduire devant un peloton d'exécution, et où la passion, la fureur et le désespoir poussaient la sagesse devant elles sur les routes chaotiques de l'exode et des camps de déportation. Nous étions pour tout dire dans le monde de Shakespeare et non dans celui de Racine pour lequel Maurras avait tant de goût. Ce monde-là, cette Europe à feu et à sang, c'est Céline qui a su les décrire.

Maurras se jeta donc à l'eau et nagea contre le courant en s'efforçant de remonter à la source dans une mer de souffre. Il rencontra au cours de sa navigation d'autres révoltés de son espèce, mais qui, plus jeunes que lui et plus sensibles aux réalités nouvelles, ne croyaient déjà plus à une restauration monarchique et proposaient des solutions extrêmes. Mais ces remèdes de cheval ne valent qu'un temps. Il faut bien revenir ensuite à quelque chose qui s'appelle la normale. C'est ainsi que l'infatigable lutteur devint l'ennemi numéro un d'une République qu'il n'avait combattue que verbalement. La bataille semblait lui importer plus que la victoire, ou craignait-il que ses idées une fois inscrites dans les faits n'en vinssent à s'altérer ? Alors pourquoi ne pas rester dans l'opposition quand la République est si bonne fille ?

« La France était la dame de ses pensées. »  
(G. J.)

« La France est une personne. »  
(Michelet)

« Un homme est désœuvré quand il n'a pas une grande guerre à mener. »  
(G. J.)

« Les pères de famille sont les aventuriers du monde moderne. »  
(Péguy)

« En coupant la tête  
à Louis XVI, la  
Révolution française a  
décapité tous les pères  
de famille et fait des  
Français un peuple  
d'orphelins. »  
(Balzac)

« Il suffit, disait-il, d'un rien pour détruire. Il faut des siècles de patience, de labeur et d'effort pour créer. (La France était pour lui le fruit de ce labeur, l'œuvre de la sagesse royale, sa Minerve.) La croissance des sociétés est plus lente que celle de l'embryon et de l'enfant. Leur chute est relativement plus rapide que celle de l'être qui s'ouvre les veines ou se tue d'un coup de pistolet. Mais on peut ne pas mourir. » La France, depuis la Révolution, était devenue pour lui ce personnage de Dostoïevski qui joue son âme et sa vie à la roulette russe et qui est prêt à tout moment à s'ouvrir les veines pour la beauté débraillée du geste. Voilà les mots qui sont inscrits à chaque page d'une œuvre toute entière mobilisée contre les forces de destruction et les puissances de mort qu'il appelait démocratie, parlementarisme, romantisme ou révolution. Ne consentir à aucun abandon, garder intacte la tunique sans couture de la nation française, protéger, transmettre, sauver tout le capital humain, dompter les exigences égoïstes de l'individu, tout reporter au

bien général qui est le bien commun, sortir du subjectivisme et de l'idéalisme de la philosophie allemande, telle fut la tâche écrasante où se dépensa une ardeur surhumaine que l'amour et la volonté animaient.

## Vue terrestre

Le remède que proposait Maurras, borné aux seuls horizons terrestres (mais le salut des Etats n'est que de ce monde, comme disait Richelieu), aux maux, aux désordres et aux misères de son temps et de son pays, était la restauration de la monarchie. Mais peut-on réchauffer une monarchie ? Il a manqué à Maurras un jeune et hardi prétendant, ainsi qu'un peuple prêt à l'accueillir ; autrement dit, une mystique monarchique, qui, dans un pays baptisé comme la France, ne pouvait être que chrétienne, c'est-à-dire catholique. Un Bloy, lui, voyait le mal si profond, qu'il n'attendait plus que le règne apocalyptique de l'Esprit.

Mais en attendant l'apocalypse, en attendant la venue non plus d'un prince terrestre, fût-il chrétien, mais du roi céleste, il faut bien remuer le sable, chasser les mouches et remettre à leur place savants et gens d'affaires. La France d'aujourd'hui n'est plus chrétienne, elle n'est plus cette Electre qui attend son Oreste (le Christ). Est-elle encore républicaine, c'est-à-dire romaine ? Est-elle encore cette personne à laquelle un Hugo et un Michelet vouaient tous leurs soins ? A-t-elle encore un corps et une âme immortelle ?

G. J.

## À NOS ABONNÉ(E)S

Dons, abonnements, vous êtes nombreux à nous manifester votre fidélité, et nous vous en remercions chaleureusement. Vous pouvez aussi nous soutenir en faisant connaître *choisir*, en incitant vos connaissances à s'y abonner ou en leur offrant :

## un abonnement à *choisir*

### Renseignements :

Geneviève Rosset, administration de *choisir*,  
18, r. Jacques-Dalphin, 1227 Carouge  
☎ 022/827 46 76.